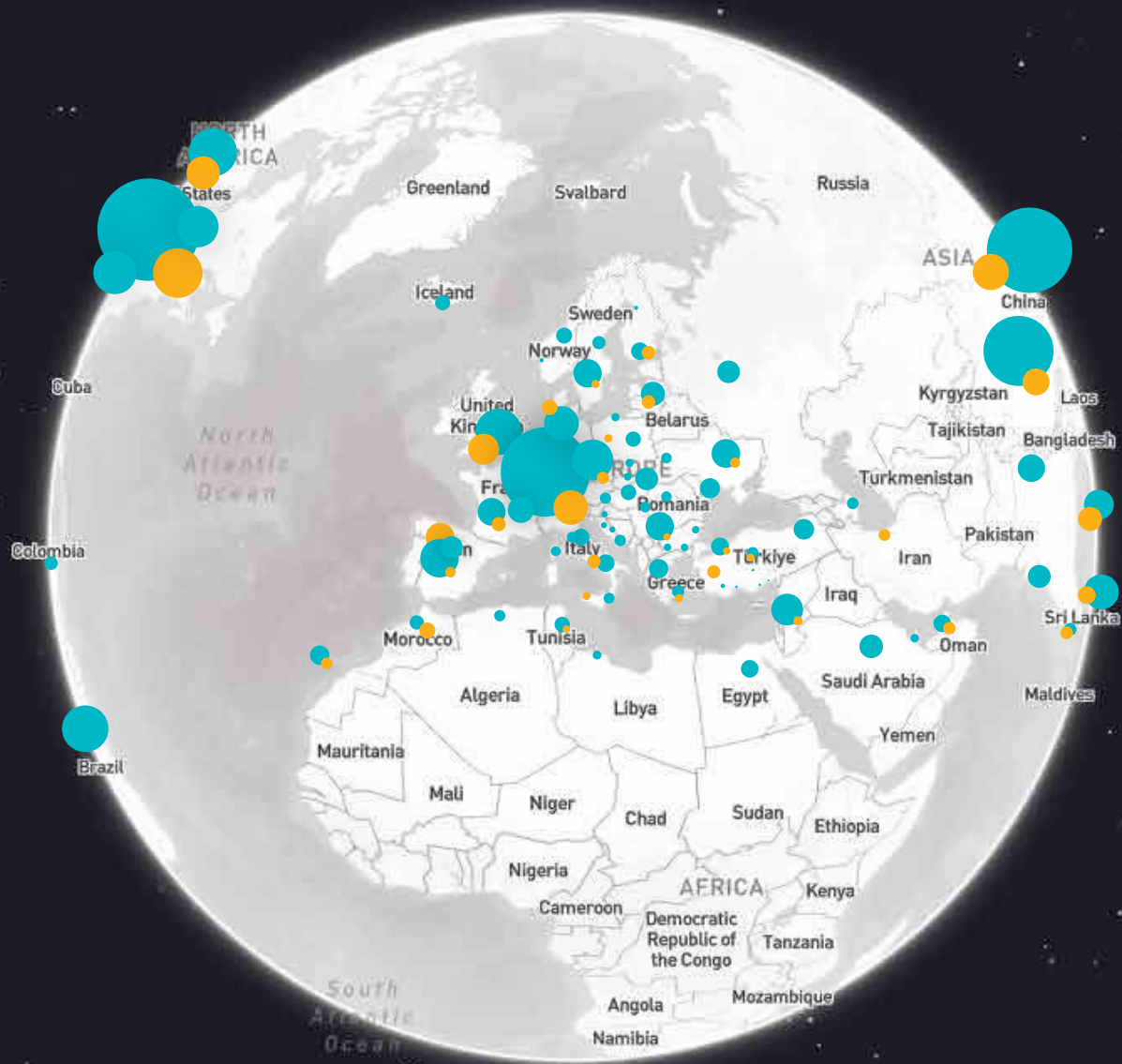


AMA *art
media
agency*



Un monde d'expositions.



Artfacts





PASSIONNÉ(E) D'ART ?
ABONNEZ-VOUS À AMA.

C'est gratuit !

subscribe.artmediaagency.com



AMA

Direction de la publication:	Pierre Naquin
Rédaction en chef:	Carine Claude Phillip Barcio Stéphanie Perris Gilles Picard
Secrétariat de rédaction:	Stéphanie Perris Nahir Fuente
Auteurs:	Phillip Barcio Carine Claude
Traduction:	Fui Lee
Conception graphique:	Pierre Naquin
Maquette:	Nahir Fuente Pierre Naquin
Relecture:	Stéphanie Perris Laura Archer
Retouches:	Pierre Naquin
Contact:	news@artmediaagency.com
Diffusion:	300.000+ abonnés numériques

RENCONTRE



Voyage avec mes entités (2024), Yveline Tropéa

Courtoisie Yveline Tropéa



«L'AFRIQUE M'A REDONNÉ LA COULEUR»

Ancienne comédienne devenue plasticienne, Yveline Tropéa partage sa vie entre la France et le Burkina Faso depuis plus de vingt ans. Son œuvre, marqué par un travail minutieux de perlage et de broderie, puise ses racines dans une rencontre bouleversante avec l'art brut et l'Afrique de l'Ouest.

Plasticienne et artiste textile française d'origine italienne, Yveline Tropéa vit et travaille entre la France et Ouagadougou au Burkina Faso depuis 2005. Dans ce creuset d'influences, elle a forgé une œuvre singulière où, dans l'esprit de l'art brut, elle s'exprime par le dessin libre à travers une multitude de techniques, notamment celles de la broderie et du perlage. Du 28 septembre au 1^{er} novembre 2025, elle expose ses œuvres récentes dans le cadre de l'exposition collective « L'Odyssée des mondes » organisée par la galerie Pierre-Jean Sugier à Burnhaupt-le-Haut près de Mulhouse en Alsace. « J'ai invité différents artistes, dont Yveline, autour de l'idée d'un voyage entre la Méditerranée et l'Afrique où l'art vient se nourrir des phénomènes d'échange, de transhumance, d'immigration », explique le curateur, fin connaisseur du travail d'Yveline Tropéa. Dans l'un de ses textes de présentation de son corpus peuplé de personnages « échoués dans leur monde », il écrit : « Son geste artistique s'emploie à donner visage aux fantasmes qui peuplent les replis de l'esprit humain ; elle entraîne l'invisible vers les rives du visible, là où les contours prennent corps. » Reconnue internationalement, Yveline Tropéa exposera également à l'automne prochain à l'Armory Show, la prestigieuse foire d'art de New York. Rencontre.

Comment avez-vous découvert votre vocation artistique ?

J'ai toujours aimé bricoler, même enfant. Mais le déclic véritable s'est produit quand j'étais comédienne et que j'ai découvert l'univers de Dubuffet. J'ai commencé à recopier ses œuvres, et dès le premier tableau, je n'ai plus lâché mon

crayon. J'ai eu l'impression d'être dans sa respiration. Cette fascination ne m'a plus jamais quittée. Étant autodidacte, j'ai beaucoup appris dans les livres et, comme je venais de la comédie, j'ai naturellement exploré les personnages de cirque en équilibre, me dirigeant vers la sculpture pour mettre en scène cet univers du jeu. On retrouve ces personnages aujourd'hui dans certains de mes tableaux.

Qu'est-ce qui vous a amené vers le travail bidimensionnel que nous connaissons aujourd'hui ?

La sculpture prend énormément de place et j'ai été atteinte d'une méningite qui m'a mise hors service pendant deux ans. Cette maladie m'a fait perdre complètement la perception des couleurs — je ne voyais plus que du noir et blanc. C'est paradoxalement l'Afrique qui m'a redonné la couleur. Là-bas, j'ai redécouvert cette sensation chromatique que j'avais perdue. Je me suis alors tournée vers la broderie, toujours dans le volume au début, puis progressivement vers la bidimensionnalité.



Le cerf-volant (2022), Yveline Tropea
Courtoisie Yveline Tropea



Comment s'est opérée cette rencontre avec ce continent ?

Ma découverte de l'Afrique s'est d'abord faite à travers les livres. Seuls les ouvrages sur l'art africain m'intéressaient, j'y ai appris énormément sur la sculpture. Un collectionneur qui avait acheté une de mes œuvres m'a invitée à le rejoindre au pays Dogon dans le cadre de son ONG. Cette première expérience a été un choc culturel extraordinaire. Mes parents avaient vécu deux générations en Tunisie et me racontaient leur enfance. En arrivant au pays Dogon, j'ai eu l'impression de marcher dans leurs traces : s'occuper du feu, aller chercher l'eau... Tout ce qui nourrissait mon imaginaire d'enfant sur leurs récits, je le retrouvais là-bas.

Pouvez-vous nous parler de cette expérience initiatique ?

J'ai été très bien accueillie, tout me semblait familier, accessible. J'ai découvert un dessinateur local qui créait des œuvres très brutes, narrant leur histoire et leur culture avec des serpents, des symboles que j'utilise encore aujourd'hui. Il y avait une philosophie du respect de la nature fascinante. Je me souviens avoir déplacé un caillou pour le photographe — le guide l'a remis en place en me disant : « S'il est là, c'est qu'il a une raison d'être. » Le moment le plus marquant reste cette cérémonie funéraire où j'ai été prise de transes. Emportée par le rythme des tambours, je me suis mise à danser comme eux, faisant des bonds. Les participants ont commencé à me donner de l'argent comme ils le font avec leurs danseurs traditionnels, puis je suis tombée évanouie. Quand je me suis réveillée, tout le pays Dogon me connaissait.

Cette expérience d'un état de conscience que je ne connaissais absolument pas m'a profondément bouleversée.

Vous avez aussi exploré d'autres territoires africains...

Effectivement, je suis allée au Bénin où j'ai été initiée au Vaudou. J'ai participé à des rituels en forêt, fait des offrandes aux génies... Tout cela nourrit l'imaginaire, évidemment. Mais j'ai fini par couper ces liens rituels. Une fois qu'on entre dans de tels rituels, il faut revenir chaque année, remercier, nourrir les génies. Pour moi, cela relevait du folklore car ce n'est pas ma culture. Je suis curieuse, j'explore beaucoup, mais je me retire quand cela ne m'appartient pas.

Comment vivez-vous cette position d'entre-deux culture ?

Même après 23 ans en Afrique, quand on me dit parfois « Tu es Burkinabé », je réponds « Non ». J'ai une extension de culture, une richesse, mais ma peau blanche reste blanche. Comme un Africain en France reste africain dans ses racines. Il ne faut pas oublier ce paramètre. Je me sens à ma place tout en prenant de leur culture ce qui m'intéresse, ce qui me convient. Cela me donne une ouverture avec les gens d'ici, mais je garde ma conscience de mon identité.

Comment les techniques artisanales africaines ont-elles influencé votre travail ?

En découvrant la sous-région, j'ai découvert des techniques artisanales complètement différentes. J'avais vu une exposition au musée du Quai Branly sur les cérémonies de revenants avec des parures en sequins et broderies incroyables. J'ai pu rencontrer l'homme qui

avait prêté ces ornements et travailler avec lui. Mais tout était ritualisé : étant femme et non ménopausée, je ne pouvais pas rencontrer les brodeurs dans leur atelier. Les explications se donnaient dans un parking, avec mes sachets de sequins — c'était surréaliste ! Quand je suis revenue à Ouagadougou avec cette technique, mes collaboratrices ont eu une réaction étonnante. Elles ont dit : « Nous aussi on sait faire, on va faire mieux ! » Cette émulation a été formidable. Mais j'ai fini par trouver que les sequins me limitaient dans les couleurs et la subtilité. Je les ai enlevés pour ne garder que les perles qui les fixaient... et c'est là que tout a commencé avec le perlage.

Vous avez également effectué des recherches sur l'origine des perles...

Absolument ! J'ai découvert dans une thèse que les premières perles d'échange monétaire n'ont pas été fabriquées à Venise mais en Sicile et que les toutes premières étaient destinées à l'Afrique de l'Ouest, donc au Burkina Faso. Imaginez le choc : mes origines siciliennes et calabraises, mon installation au Burkina où je retrouvais l'enfance de mes parents... Et voilà que je découvre ce lien historique entre mes ancêtres et cette terre d'adoption ! Comment ne pas nourrir une mythologie intérieure avec de telles révélations ? J'ai aussitôt fait le voyage à Murano, trouvé un entrepôt de perles et ramené 20 kilos de perles vénitiennes. J'ai créé une série de petits formats où le sujet même était la perle : des ronds contenant une narration, un visage, entièrement réalisés en perles de Murano.

Comment articulez-vous dessin libre et travail de perlage ?

Mon processus créatif suit toujours la même progression.



L'oiseau de mauvaise augure (2024), Yveline Tropea

Courtesy of Yveline Tropea

D'abord, je fais un dessin complètement libre, inconscient. Ensuite, je le conscientise en rassemblant les éléments pour créer une narration complète. Une fois cette narration établie, le sujet n'a plus d'importance pour moi — je me concentre uniquement sur la recherche matérielle : comment traiter le jaune, le blanc, le violet... J'ai environ 400 harmonies de couleurs et de perles différentes. C'est très instinctif, mais je visualise presque le rendu final.

Comme une palette de peintre, mais en perlage ?

Exactement ! Et maintenant je travaille énormément sur la transparence des perles. J'ai découvert qu'avec une même perle transparente, je peux obtenir toute une autre palette de couleurs grâce aux fils qui passent dessous. Les fils donnent une autre matière, un autre dégradé, une autre couleur à la perle transparente. Cela m'amène très loin dans les possibilités créatives.

Ce travail minutieux impose-t-il des contraintes particulières ?

Plus c'est petit, plus la perle doit être petite... et plus c'est cher. Avec les perles de Murano, j'ai trouvé une solution pour les petits formats grâce à leur transparence qui permet une grande finesse. Même s'il me manque une teinte précise, je peux l'obtenir en changeant la couleur du fil. Mais surtout, c'est un processus très long que je ne pourrais pas réaliser ailleurs qu'en Afrique, ou dans un pays où le rapport au temps est complètement différent. C'est un travail méditatif, reposant, ralenti par les chaleurs. Ici, on n'est pas pressé. Ce rapport au temps africain joue fondamentalement dans mes œuvres.

Gardez-vous encore des liens avec l'art brut de vos débuts ?

Absolument. Dans mes narrations, je me permets d'être complètement libre. Parfois, mes tableaux me semblent si surréalistes que je ne pourrais pas les expliquer sur le moment. Je leur laisse leur place sans les intellectualiser. Les réponses me viennent parfois deux ans après, quand quelque chose me saute aux yeux en les regardant. Dans ma technique aussi, il y a ce côté brut. J'ai étudié les techniques indiennes où règne une perfection, un raffinement extraordinaire. Sur mes toiles, il y a du raffinement mais aussi un traitement assez brut avec des lacérations de fils, des cheveux qui pendent... Je laisse cohabiter ces deux aspects.

Travaillez-vous en séries ?

C'est surtout l'intuition qui guide mon travail. Je m'aperçois qu'à chaque fois que je change de lieu — résidence, pays —, une amorce de série pourrait naître, mais comme je voyage constamment, je n'arrive pas à développer réellement ces séries. La série des perles de Murano a été un véritable exercice de style conscient pour moi, où j'ai voulu traiter spécifiquement le sujet de la perle.

Pouvez-vous nous parler de votre équipe de travail ?

Je travaille avec des femmes que j'ai formées au Burkina Faso. Certaines savaient déjà broder, d'autres n'avaient jamais travaillé. Je leur ai donné de l'autonomie, elles ont beaucoup appris. Et moi aussi. C'est un véritable travail de recherche collaborative. Elles participent aux expositions, nous nous habillons de façon reconnaissable pour qu'elles puissent être fières de leur travail. Je me nourris de leurs histoires et parfois je les brode parce que je ne peux pas intervenir sur des sujets sensibles comme les enfants soldats ou l'excision. Ces histoires ressortent dans mon travail nocturne, avec des couteaux, des lames de rasoir... Parfois elles comprennent, parfois elles font semblant de ne pas comprendre.

Quel regard portez-vous sur cette vie partagée entre deux continents ?

Au départ, j'avais l'idée d'explorer plusieurs pays — le Mexique, Haïti, l'Inde — en utilisant les couleurs spécifiques de chaque région. Mais au bout de trois ans quelque part, on commence vraiment à connaître le pays, à comprendre les gens. Je me suis dit qu'il valait mieux creuser plutôt que de papillonner. Je suis quelqu'un d'absolument fidèle : quand quelque chose me convient, je ne vais pas chercher ailleurs. Cette fidélité à l'Afrique, ce n'est pas seulement un choix artistique, c'est un art de vivre qui correspond à ma nature profonde et à l'exigence de mon travail.





Yveline Tropéa
Courtoisie Yveline Tropéa

CE SERAIT *COOL* DE
LIRE LE MAGAZINE
SUR L'IPAD...

Il y a aussi une app. pour cela !

